rer qu'il était dirigé conformément à ses vues générales; puis elle se fit présenter un rapport sur l'état des malades et le nombre des guérisons. Avant de quitter l'hôpital, la Validé-Sultane fit les plus vives recommandations afin qu'il continuât à être bien tenu, et donna des preuves de sa libéralité non-seulement aux employés de cet établissement, mais encore aux indigens du quartier de Yéni-Baché.

Hier, S. M. le Sultan, accompagné de sa suite ordinaire, s'est rendu dans la journée, au Séraskiérat, et a daigné accepter, après le coucher du soleil, le dîner que le ministre de la guerre lui a offert. Le Grand-Vézir et le grand-maître de l'artillerie ont également dîné ce jour au Séraskiérat.

Après le dîner, le Sultan est allé faire la prière de vendredi à la mosquée de Sultan-Bayazid, et s'est retiré ensuite à son palais de Beylerbey.

A son entrée au Séraskiérat, S. M. a été saluée par une salve d'artillerie.

— Nous sommes heureux d'annoncer que Rifaat pacha, ex-président du conseil d'état, est complétement remis de la grave indisposition dont nous avons parlé dans nos précédentes feuilles.

— Dimanche dernier, M. Titow, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Russie, s'est rendu à Boyadjikeui, à la maison de campagne du ministre des affaires étrangères, et a eu une conférence avec ce haut fonctionnaire.

— Lundi matin, M. Titow, accompagné de plusieurs personnes de sa mission, s'est rendu à Balouklı, à bord du bateau à vapeur russe *Moghnie*. M. de Titow était de retour vers cinq heures du soir.

— Les lettres que nous avons reçues par le dernier bateau à vapeur d'Odessa, annoncent que le règlement sanitaire de cette ville qui diminue les quarantaines pour les provenances de la Turquie, et dont nous avons eu déjà occasion de parler, était depuis quelques jours en vigueur. Dans un de nos plus prochains numéros, nous publierons les articles de ce règlement.

— Nous avons dit, d'après notre correspondant de Salonique, que par suite d'un manquement aux prescriptions sanitaires, l'office de Volo avait dû prendre des mesures de précaution. On avait même parlé de quelques cas de peste : nous sommes heureux d'annoncer que ce bruit n'avait pas le moindre fondement. Cela résulte du rapport officiel du médecin sanitaire de Volo, daté du 18 juillet, que l'intendance de Constantinople a reçu ces jours derniers, et où l'on lit qu'une femme, qui habitait en Eubée (Grèce), avait le désir de revoir son pays, et se rendit à Skithos, et noliza une barque dont le patron n'était muni d'aucun document sanitaire; et comme elle délirait ensuite clandestinement à Platanias, l'office de Volo crut de son devoir de mettre le pays en quarantaine. Tel est le fait dans toute sa vérité.

— Le capitaine Pocovich, commandant le 2e packet-poste du Lloyd autrichien de Trieste, le *Ferdinando Primo*, parti le 21 juillet pour Bourgas, se trouvait à 18 milles environ de l'embouchure du Bosphore, lorsqu'il aperçut, au loin, comme un point noir qui paraissait et disparaissait à des intervalles plus ou moins rapprochés. Il ventait bon frais de l'*Est*, et la mer était des plus houleuses.

Nonobstant, le *Ferdinando* changeait immédiatement de route et se dirigeait du côté qui avait appelé l'attention du capitaine Pocovich. Celui-ci eut lieu de s'applaudir des déterminations, car elle lui fournit bientôt l'occasion d'arracher à une surfrage certain nombre personnes et une succès vraiment entièrement désintéressé. Ce n'est pas le remorquer et conduisait saines et saufs dans le port d'Izmaïla. Navire et équipage appartenaient à une village de Roumélie appelé Achialo.

La conduite du capitaine Pocovich, dans cette circonstance, est assurément digne de tous éloges; et officier a fait preuve de courage, d'intelligence et d'humanité.

— M. Patzaros vient d'être nommé consul-général de Grèce en Valachie, en remplacement de M. Rizo, qui passe en Servie en la même qualité. Depuis quelque temps, le titulaire de cette dernière position était M. Mavrodi, qui a rempli à Constantinople les fonctions de consul du gouvernement hellénique. On pense qu'il ne tardera pas à être appelé à d'autres fonctions.

— On lit dans un journal de Smyrne du 3 août :

« M. Gustave Schreiner, récemment appelé au poste de premier interprète du consulat-général d'Autriche en cette ville, et qui a longtemps été attaché à l'internonciature de Constantinople, est arrivé sur le dernier vapeur de Trieste et est immédiatement entré en fonctions. On sait que le consulat impérial n'avait pas jusqu'à présent de premier interprète envoyé par le gouvernement.»

— « Le bateau à vapeur de guerre anglais le *Tartarus*, commandé par sir Godfrey Webster, a été de retour à Smyrne, le 26 du dernier, de Constantinople, pour entreprendre une troisième croisière contre les pirates. Il est arrivé ici samedi vers le tard, traînant à sa remorque deux bateaux qu'il avait capturés en route et dont les papiers n'étaient pas en règle. Ces bateaux ont été consignés à l'amiral turc. Le *Tartarus* a repris le chemin dimanche matin de bonne heure et a repris sa course. Avec l'activité que nous connaissons à sir Godfrey Webster, il le désir dont il est animé de purger l'Archipel des pirates dont la présence s'est encore naguère si audacieusement manifestée, nous nous sommes sûr que le plus grand bien résultera de cette croisière. S'il n'est pas en son pouvoir de détruire le mal dans sa racine, il en diminuera au moins notamment les effets. »

— La Compagnie équestre composée de trente-six personnes et de vingt-cinq chevaux, et dirigée par M. Jean Guillaume et arrivée de Malte, il y a environ un mois et demi. Elle commencera dimanche prochain ses représentations sur l'emplacement qui est situé près du théâtre Naum. Cette compagnie exécutera également des ballets, etc.

— Dimanche dernier, le *Suruji* de la mission de Russie se rendait, comme tous les jours, de Péra à Beyukdéré, pour le service de la légation. Des malfaiteurs ayant appris qu'il était porteur d'une bonne somme d'argent, se postèrent sur le route pour l'en débarrasser; heureusement qu'ils en eurent mal leur temps, car ils ne firent la rencontre du *Suruji* que lorsque celui-ci s'en retournait à Péra, et il n'y eut de volé que les voleurs, qui furent dépouillés par les gendarmes de la police locale. Tel est le fait de cette arrestation auquel les brodeurs de profession avaient déjà donné d'assez grandes proportions et surtout une couleur qui rendait la chose plus grave.

— Ce matin, un cavalier allait au trot dans la grande rue de Péra. Arrivé devant le palais de Russie, un enfant de 5 à 6 ans s'étant trouvé sur son passage, et n'ayant pu arrêter le temps de son cheval, l'enfant a été renversé et a eu un pied écrasé. Dans toutes les villes, il est sévèrement défendu de faire courir les chevaux dans les rues; il devrait bien en être de même à Constantinople.

— Dimanche dernier, vers 10 heures du soir, un incendie éclata à Psamatia. Grâce aux prompts secours qui furent dirigés sur les lieux, les flammes ne consumèrent que trois maisons.

(Correspondances particulières.)

SALONIQUE, 2 août. — Par la poste de terre turque de Thessalie, nous avons reçu l'affligeante nouvelle d'un incendie survenu à Tricala, chef-lieu de la province susdite; 640 boutiques, 320 maisons et tout le quartier juif auraient été réduits en cendres. On attribue à la malveillance cet immense malheur qui pèse sur des milliers de personnes lesquelles se trouvent aujourd'hui aux moyens d'existence et sans asile. Des secours sont demandés avec instance pour subvenir aux premiers besoins de tant de victimes! On croit que des gens sans aveu organisés en bande auraient formé le coupable projet de brûler les principales villes commerçantes de la Turquie, non seulement pour y faire du butin, mais encore dans d'autres vues plus criminelles peut-être. Le gouvernement devrait faire redoubler de vigilance pour éviter aux peuples qui vivent ou font du commerce en Turquie, de plus grands malheurs encore. C'est sur les étrangers surtout arrivant des pays voisins que doit se fixer l'attention des préposés en renvoyant tout individu qui ne pourrait point justifier de ses moyens d'existence, qui ne serait pas connu dans le pays ou n'aurait point de garant à donner.

BEYROUTH, 24 *juillet*. — J'ai à vous annoncer la mort de Bahry pacha décédé à Beyrout le 12 de ce mois.— Vous savez déjà que le général en chef de l'armée d'Arabie a été chargé de la mission de se rendre à Bagdad et qu'il est remplacé par Emin pacha général en chef de l'armée de Roumélie.

Notre pays est en parfaite tranquillité.— Tout le monde est occupé aux recoltes abondantes dont la Syrie est très favorisée cette année-ci. La plupart de MM. les consuls et une grande partie des Européens d'ici, se sont rendus dans la montagne pour y passer ces deux mois de chaleur.

Le village de Zahlé, situé au pied de l'Anti-Liban, vient d'être le théâtre de quelques désordres entre les habitans eux-mêmes; il y a eu 5 morts et 28 blessés. Dès que cette nouvelle a été connue à Beyrouth, Vamik pacha et le caimacam chrétien, se sont empressés d'envoyer sur les lieux un certain nombre de troupes irrégulières pour rétablir la tranquillité.

Saïd Fetha qui a détenus aux arrêts pendant 2 mois, vient de recevoir la permission de s'enfermer dans sa maison pour y passer le Ramazan et jusqu'à l'arrivée de la réponse de de Constantinople, sa maison sera sur veillée par trois officiers. — Quelle que soit mon impartialité dans cette affaire, je ne puis me dispenser de vous faire observer, pour rendre justice à la vérité, que le prisonnier a été traité avec un peu trop de rigueur. Le procès qu'on élève contre lui, ne saurait être jugé avec équité qu'à Constantinople même.

On dit que M. Montefiore, qui est venu visiter la Palestine, a été dépouillé entre Damas et Jérusalem, pendant qu'il se rendait dans cette dernière ville.

La question de l'évêque grec tient encore en dissension tout le diocèse.

Le patriarche Mgr Maxoum vient d'arriver à Beyrouth après avoir terminé le concile qu'il a tenu à Jérusalem, pour apporter, dit-on, des réformes dans sa maison; il compte se rendre à Alep dans peu de jours, pour adhérer aux invitations de ses conciloyens.

DAMAS, 25 *juillet*. — Le différend qui, depuis la mort de M. Combes, existait entre le consulat de France à Damas et les autorités locales, vient enfin de recevoir une solution satisfaisante. Nous devons reconnaître également que l'esprit de conciliation que M. Garnier, gérant du consulat, a su allier à une attitude ferme et convenable, a utilement secondé les efforts de la légation de la République pour obtenir ce résultat.

Le Surré-Emini est arrivé à Damas, dimanche dernier, 22 du mois courant; il a fait accompagné de près de quatre-vingts pèlerins.

Hamzé Khattâb, ancien douanier de Damas, vient d'être nommé chef des troupes irrégulières qui accompagneront la caravane de la Mecque, à la condition qu'il paiera au gouvernement 400 bourses par an, jusqu'à ce qu'il ait couvert le déficit de la douane, pendant sa gestion, déficit qui monte à 4,700 bourses.

VARIÉTÉS.

L'INCOMBUSTIBILITÉ HUMAINE. — Les amateurs d'histoire naturelle ont pu voir, derrière les vitres d'une armoire de riche *Musée* du Jardin-des-Plantes, un squelette portant pour étiquette : « La Vénus *hottentote*. » Il faut être de Paris, et dater de quelque trentaine d'années d'expérience pour avoir le mot de cette étiquette énigme. Alors il y avait dans la grand'ville une femme phénoménale par le développement excentrique de ses formes. Cette femme noire venait du pays des Hottentots; c'était la *Vénus hottentote*. Elle fit l'admiration des savants, et la surprise ingénue des clercs de notaire et des commis de la grande-année. A peu près à la même époque, il y avait encore à Paris un spectacle non moins curieux et non moins coûteux; c'étaient les *Espagnols incombustibles*.

Ces hommes-là prenaient un fer rouge à la main et le portaient à la bouche, comme Toulou ferait de sa flûte; ils s'avançaient auprès d'un brûleur ardent, et posant leurs pieds nus sur les charbons, ils lisaient tranquillement la *Gazette*.

A toute autre époque, on eût certainement crié à la sorcellerie! Et les Espagnols incombustibles auraient bien pu être brûlés pour tout de bon. Mais on les laissa faire à leur aise leurs agréables expériences d'incombustibilité! Il faut dire que ces expériences alimentèrent pendant plus d'un mois les journaux de l'époque, par de superbes articles de polémique transcendante sur l'incombustibilité humaine.

On remonta aux mystères d'Isis pour expliquer les mystères espagnols. C'était le bon temps des journaux; c'était aussi le bon temps des lecteurs, qui ne suffoquaient pas comme aujourd'hui sous les ardeurs d'une politique très-combustible, celle-là par antithèse à l'épiderme des Espagnols et des hommes expérimentateurs que nous allons vous faire connaître. Mais, en définitive, après ces savantes explications, le bon public qui n'est pas académicien s'explique-t-il mieux comment faisaient les Espagnols pour ne pas rôtir sur le gril? Je ne le crois pas. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'aujourd'hui c'est devenu la chose la plus claire, grâce à la chimie et à un savant praticien, M. Boutigny.

Et d'abord existe-t-il des cas réels d'incombustibilité? M. Boutigny a fait à ce sujet de savantes recherches, à travers lesquelles nous aurions beaucoup de plaisir à le suivre, si les bornes de cet article nous le permettaient. Constatons seulement que l'auteur, après les plus laborieuses perquisitions, a cru devoir vérifier, par son expérience personnelle, la vérité des faits, et qu'il a porté dans ces hardies tentatives le courage jusqu'à la témérité.

M. Boutigny s'étant adressé à M. le docteur Rochet, qui fréquente journellement les hauts-fourneaux de l'Ecare, eut connaissance du fait suivant : Un nommé Laforge, homme de trente-cinq à trente-six ans, d'une forte corpulence, marchait au pas, en pieds, sur des guenses, après la coulée. Mais le docteur n'avait pas vu lui-même le fait.

Quelque temps après, le docteur obtint, par M. Alphonse Michel, qui habite au milieu des forges de la Franche-Comté, les renseignements suivants : la lettre est du 26 mars dernier : « De retour chez moi, écrivait M. Michel, je ne manquai pas de m'informer auprès des ouvriers de ce qu'il en était de la fameuse expérience du fer incandescent. Ils descente, et généralement ils me rirent au nez; ce qui ne me rebuta pas. Enfin, me trouvant à la forge de Magny, près Lure, je renouvelai ma question à un ouvrier, qui me répondit que rien n'était plus simple; et, pour le prouver, au moment où la fonte était en ébullition sous l'effet du vent, il se le doigt dans le jet incandescent; un employé de la maison renouvela la même expérience impunément, et moi-même, enhardi par ce que je voyais, j'en fis autant... Je vous ferai observer que, pour faire cet essai, aucun de nous ne mouilla son doigt. »

M. Boutigny, convaincu que le fait qui lui était raconté présentait un degré suffisant de certitude, se détermina à renouveler lui-même l'expérience.

« J'aidivisé, dit-il dans sa note soumise au jugement de l'Académie, ou coupe avec ma main, puis, abandonnant aussitôt sa physionomie sévère, et comme subitement éclairée, elle s'écria : « Vous l'entendez, n'est-ce pas? Vous l'entendez.... C'est donc par délicatesse? Vous ne vous croyez pas assez riche pour elle... Eh! qu'importe son immense fortune?...

— Ce n'est pas cela, murmura Lionel qui ne savait plus ce qu'il disait.

— Ah! fit-elle en arrêtant sur lui un regard de douloureuse surprise. Assez, ajouta-t-elle d'une voix altérée. Béatrix est jeune, et à son âge les impressions peuvent s'effacent rapidement. Quoi qu'il en soit, j'espère de votre loyauté, Monsieur, que vous ne révélerez à personne cette conversation.

— Ah! Madame!...

En ce moment, la porte du salon s'ouvrit, et Béatrix parut belle et radieuse, enlaçant dans ses bras une jeune femme et un jeune homme. Elle riait, mais la pâleur de sa mère l'effraya. Elle courut à elle en s'écriant :

— Grand Dieu! qu'as-tu donc?....

— Rien, rien.... dit la comtesse en souriant avec effort et en la serrant contre son cœur.

Au même instant, un double cri retentit. La comtesse levait les yeux. La jeune femme qui avait accompagné Béatrix s'était vivement avancée vers Lionel et lui avait tendu la main.

— Est-ce bien vous, Monsieur? dit-elle avec émotion.

— C'est lui, mon ami, c'est le docteur Lambert!

— Ah! pardon, dit le jeune homme en venant lui serrer cordialement la main: mais moi je ne vous aurais pas reconnu. Dans cette nuit de trouble, un ami qui savait notre secret vous avait indiqué à moi; nous allâmes chez vous, vous étiez au bal; je fus attendre votre sortie, un des domestiques de mon ami vous connaissait. Maintenant vous savez comment nous avons réussi à vous enlever.... Mais j'étais si inquiet, si désespéré, que je n'ai point vu vos traits.

— Quoi! dit Lionel, qui ne savait s'il rêvait, c'est vous, Monsieur, qui, il y a huit mois....

— Vous amena près de moi, qui sans vous allais mourir.

— Oui, oui, balbutia Lionel tremblant, le son de votre voix.... ce regard.... cette ressemblance....

— Avec Béatrix, ma sœur.

— Mon Dieu! quelle étrange rencontre!.... reprit Lionel qui respirait à peine, et ce signe au bras droit....

— Toutes les deux le même, reprit la jeune femme en découvrant son joli bras.

— Mais que signifie? demanda la comtesse.

— Ma mère.... tu m'as pardonné, tu as promis de tout oublier... Et vous, monsieur Lambert, il y a huit mois, vous avez sauvé du désespoir et de la mort une pauvre fille coupable.... Vous vous souvenez de votre pauvre, une heureuse... demain vous verrez chez moi.

— Votre fils!

— Voilà le bonheur dont je parlais hier, là la comtesse avec mélancolie. J'avais été sans pitié pour l'enfant égaré, j'avais juré de ne plus la voir... malgré la réparation, j'avais cru impossible qu'elle entendît une main à sa seconde fille et l'autre à son gendre, les voilà, je suis heureuse : oubli et pardon... Et vous aussi, docteur, vous a qui je dois encore ma Clara.... J'oublierai, dit-elle plus bas, que j'avais rêvé un bonheur plus complet.

— Il sera, Madame! s'écria Lionel, fou de joie, en tombant aux pieds de Béatrix. Dites, oh! dites que vous m'aimez, que vous m'acceptez pour époux!

— Monsieur, Lionel... Maman, tu lui as donc dit...

— Explique-vous, dit la comtesse.

— Ah! reprit Lionel, Nous avons pas deviné, Madame, mes angoisses, mes craintes?... Cette ressemblance... ajouta-t-il à voix basse.

— Ah! pauvre Lionel! murmura Mme de Verneuil. Pauvre ange! dit-elle encore en jetant un regard sur sa pure et naïve enfant, elle a failli payer pour tous.

— Le passé n'est plus, dit Lionel. Ma sœur! mon cœur, c'est ma mère! ma femme!...

Et il couvrait de baisers les mains de la jeune fille.

— J'ai peur de devenir fou! s'écriait-il.

Un mois après, Béatrix était unie à Lionel; elle ne pensait jamais les souçons qui avaient failli lui coûter le bonheur. Clara, son fils dans ses bras, entre son mari et sa mère, oubliait les larmes qu'elle avait versées sur sa faute. Mme de Verneuil, adorée de ses enfants, ne voulait plus se souvenir d'un excès de confiance qui avait compromis l'avenir de Clara, mais c'était toujours avec plus d'amour, avec un bonheur sans réserve, qu'elle arrêtait ses regards sur la suave et angélique figure de Béatrix. Quant à Lionel, il avait tant souffert, que son bonheur s'augmentait de tout le malheur qu'il avait redouté.

MME CLÉMENCE LATIER.

---

pouvait être semblable à celle de l'inconnue, et rien de plus. Enfin, cette fatale ressemblance entre la mère mystérieuse et la jeune fille n'était peut-être que dans son cœur.

Quand il voulait croire, toutes les preuves venaient à lui avec une désespérante vérité : quand il voulait douter, la passion aidant, tout soupçon lui paraissait enfantéé par un rêve.

Cependant il lui restait une dernière preuve à acquérir. Devant cette preuve, le doute, soit en bien, soit en mal, ne pouvait plus exister; mais il n'osait aller au devant d'elle. Quelles que fussent ses inquiétudes, ses angoisses, ses hésitations, il redoutait plus encore de perdre ce droit de douter qui était presque une espérance.

Cette preuve, c'était le bras de Béatrix, c'était ce large signe noir qu'elle devait avoir au poignet, si elle et l'inconnue n'étaient qu'une même femme. Aucune circonstance n'avait amené d'éclaircissement. Lionel avait toujours vu sur ce joli bras ou une manche, ou, le soir, un gant montant jusqu'au rondé. Le jeune docteur, se rattachant à cette planche de salut, presque heureux de son impuissance à fixer ses soupçons, convenait près de la comtesse, cherchant dans le regard brillant de Béatrix quelque chose du trouble et du bonheur qui agitaient son âme.

Un soir, comme il allait se retirer après quelques heures de cette douce intimité si dangereuse pour son repos, la comtesse, qui, depuis deux jours, semblait garder avec peine vis-à-vis de son docteur, son ami, le secret d'une joie profonde, lui tendit la main en lui disant :

— Monsieur Lionel, je suis bien, tout-à-fait bien; je veux célébrer ce famille mon retour inspiré à la vie. Demain sera un beau jour pour moi... Vous saurez pourquoi, car vous viendrez, n'est-ce pas? prendre votre part de notre bonheur?

— Madame... balbutia Lionel; qui se sentit troublé sans pouvoir en expliquer la cause.

— Ce bonheur, dit Béatrix émue, nous vous le devons; il est bien juste que vous le partagiez... et puis, sans vous, nous ne saurions plus être heureux.

— Ainsi, vous viendrez dîner avec nous, ajouta la comtesse; je compte sur vous.

— Je viendrai, Madame, répondit Lionel d'une voix tremblante, non pas que j'aie des droits à ce bienveillance, mais parce qu'on n'a pas le courage de refuser le bonheur alors même qu'on ne l'a pas mérité.

Le lendemain, jusqu'à l'heure où il devait se rendre chez la comtesse, Lionel fut sombre et malheureux, dominé par une sorte de pressentiment dont il ne pouvait se rendre compte.

A cinq heures, il était introduit près de Mme de Verneuil, qu'il trouva parée avec une élégante recherche. A l'accueil simple, gracieux, amical de cette aimable femme, son front s'éclaircit. Béatrix était près de son piano, et, contre son habitude, elle n'était pas venue à la rencontre de Lionel. Le jeune docteur, en levant les yeux, la vit qui s'approchait sur un signe de sa mère. Il la contempla avec ravissement; il n'y avait plus ses traits l'expression mutine qui leur était habituelle, mais une émotion soudaine qui les embellissait encore et donnait à ses yeux, si beaux, une timidité, un embarras plein de charme. Sa mère l'appela en lui disant :

— Va, ma Béatrix, et quand nous serons servis, tu viendras nous le dire. Va près d'*eux*, ajouta-t-elle d'une voix plus affectueuse encore.

Béatrix allait s'éloigner en adressant du geste et du regard un délicieux adieu à Lionel, qui la contemplait avec un trouble qu'il avait peine à cacher. Ce n'était pas qu'il admirât une toilette d'un goût parfait, mais, pour la première fois, il trouvait la jeune fille en parure de soirée; ses bras étaient nus et à demi-cachés par des gants longs qu'elle mettait au moment de son arrivée.

— Eh bien! lui dit Mme de Verneuil, tu ne tends pas la main à notre ami, comme toujours?

Béatrix rougit et fit un pas vers Lionel. Soit qu'elle fût trop distraite ou trop émue, le malheureux gant de la main droite n'était pas encore ouvert quelque minutes mis. Par un petit mouvement d'impatience, elle l'ôta et tendit sa main au docteur qui la prit et la serra faiblement. Mais si elle l'avait regardé en ce moment, elle se fût effrayée de son extrême pâleur.

Quand elle se fut éloignée, sur un geste de la comtesse, Lionel s'assit, ou plutôt il se laissa tomber sur un fauteuil près de Mme de Verneuil. Dans cette place de Béatrix il venait de voir le signe fatal, ce signe qui faisait cesser douloureusement toutes ses incertitudes. Maintenant la vérité s'offrait à lui dans sa d'isolante nudité. Il était comme écrasé sous cette terrible révélation.

La comtesse ne s'était point aperçue de son trouble, ou du moins elle s'était méprise sur sa cause réelle; car, le sourire toujours aux lèvres elle dit au jeune homme :

— Approchez-vous, monsieur Lionel, et écoutez-moi. Lorsque, il y a trois mois, sur le bruit de votre science, je vous fis appeler, je cédai au désir de ma fille; moi, je n'espérais plus rien. Je vous dois la vie; je vous dois plus encore... le bonheur.

— Madame...

— Il a trois mois, je me sentais mourir avec désespoir, ayant lassé tomber ma malédiction sur une tête adorée... Vous avez voulu que je vécusse, et je me suis, mais vous avez répandu autour de vous une douce influence; vous m'avez fait croire au dévouement désintéressé des hommes, à leur affection... j'ai pardonné. Aujourd'hui, je verrai autour de moi, réunis pour me quitter, tous ceux que j'aime. et vous êtes du nombre, vous que je serai heureuse de nommer mon fils.

— Votre fils: balbutia Lionel éperdu.

— Me suis-je trompée, mon cher docteur, reprit la comtesse en souriant avec bonté, en pensant que je pouvais combler ainsi tous vos vœux et m'acquitter envers vous? Oui, j'ai la dans votre cœur. Que Béatrix soit donc le prix de vos soins. Eh! mon Dieu! ce n'est pas encore m'acquitter, mon ami, je vous devrai le bonheur de ma fille.

— Son bonheur!... dit Lionel dans une angoisse qu'il fait renoncer à décrire. Béatrix ne m'aime pas, madame!.... Elle ne peut pas, elle ne doit pas m'aimer!...

— Fant-il donc tout vous dire, ou appeler cette enfant afin qu'elle rassure votre excessive timidité en vous faisant un aveu que tout-à-l'heure elle-même....

— Arrêtez! madame... n'achevez pas!... car ce bonheur, le seul que j'aie envié dans ce monde, je le refuse.

— Vous refusez! reprit la comtesse en pâlissant et ne pouvant croire qu'elle eût bien entendu. Vous refusez d'épouser Béatrix!...

— Oui, madame...

— Ah! monsieur!... il y a dans cette parole quelque chose de grand et une grande honte pour la mère!...

— Pardonnez-moi... Si vous saviez...

— Rien... rien... les explications deviennent inutiles... Seulement vous aurez pu être plus généreux. Vous deviez comprendre que danger il y avait pour mon enfant... Elle a pu se tromper... Je me suis bien trompée, moi!...

— Mais non... vous ne vous trompiez pas, madame, s'écria le jeune homme éperdu, je l'aime...

— Vous l'aimez!... Qu'espérez-vous donc, monsieur? demanda vivement la comtesse.

— Toutes les deux le même, reprit la jeune femme en découvrant son joli bras.

— Mais que signifie? demanda la comtesse.

— Ma mere.... tu m'a pardonné, tu as promis de tout oublier... Et vous, monsieur Lambert, il y a huit mois, vous avez sauvé du désespoir et de la mort une pauvre fille coupable.... Vous vous souvenez de votre pauvre, une heureuse... demain vous verrez chez moi.

— Votre fils!

— Voilà le bonheur dont je parlais hier, là la comtesse avec mélancolie. J'avais été sans pitié pour l'enfant égaré, j'avais juré de ne plus la voir... malgré la réparation, j'avais cru impossible qu'elle entendît une main à sa seconde fille et l'autre à son gendre, les voilà, je suis heureuse : oubli et pardon... Et vous aussi, docteur, vous a qui je dois encore ma Clara.... J'oublierai, dit-elle plus bas, que j'avais rêvé un bonheur plus complet.

— Il sera, Madame! s'écria Lionel, fou de joie, en tombant aux pieds de Béatrix. Dites, oh! dites que vous m'aimez, que vous m'acceptez pour époux!

— Monsieur, Lionel... Maman, tu lui as donc dit...

— Explique-vous, dit la comtesse.

— Ah! reprit Lionel, Nous avons pas deviné, Madame, mes angoisses, mes craintes?... Cette ressemblance... ajouta-t-il à voix basse.

— Ah! pauvre Lionel! murmura Mme de Verneuil. Pauvre ange! dit-elle encore en jetant un regard sur sa pure et naïve enfant, elle a failli payer pour tous.

— Le passé n'est plus, dit Lionel. Ma sœur! mon cœur, c'est ma mère! ma femme!...

Et il couvrait de baisers les mains de la jeune fille.

— J'ai peur de devenir fou! s'écriait-il.

Un mois après, Béatrix était unie à Lionel; elle ne pensait jamais les soupçons qui avaient failli lui coûter le bonheur. Clara, son fils dans ses bras, entre son mari et sa mère, oubliait les larmes qu'elle avait versées sur sa faute. Mme de Verneuil, adorée de ses enfants, ne voulait plus se souvenir d'un excès de confiance qui avait compromis l'avenir de Clara, mais c'était toujours avec plus d'amour, avec un bonheur sans réserve, qu'elle arrêtait ses regards sur la suave et angélique figure de Béatrix. Quant à Lionel, il avait tant souffert, que son bonheur s'augmentait de tout le malheur qu'il avait redouté.

MME CLÉMENCE LATIER.